

Entreprise de déboulonnage

LOUIS GILL, *Autopsie d'un mythe. Réflexions sur la pensée politique de Jean-Marc Potte*, Mont-Royal, M éditeur, 2015, 139 pages

Martin David-Blais

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David-Blais, M. (2015). Compte rendu de [Entreprise de déboulonnage / LOUIS GILL, *Autopsie d'un mythe. Réflexions sur la pensée politique de Jean-Marc Potte*, Mont-Royal, M éditeur, 2015, 139 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 11–12.

ENTREPRISE DE DÉBOULONNAGE

Martin David-Blais
Université St-Paul

LOUIS GILL

AUTOPSIE D'UN MYTHE. RÉFLEXIONS SUR LA PENSÉE POLITIQUE DE JEAN-MARC PIOTTE

Mont-Royal, M éditeur, 2015, 139 pages

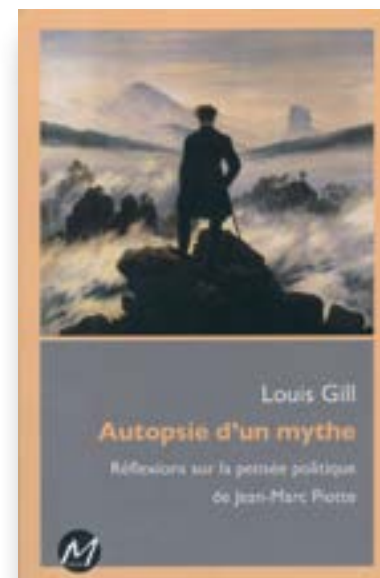
Le titre de ce petit livre annonce avec clarté le projet de son auteur : une attaque en règle de la pensée politique de Jean-Marc Potte, présenté comme le pape de la gauche québécoise, voire comme le père autoproclamé du marxisme québécois. D'entrée de jeu cependant, je me suis questionné sur le choix du mot «mythe», car j'ai peine à croire que l'intelligentsia de gauche du Québec se réfère continuellement à Potte et qu'elle lui attribue spontanément une autorité intellectuelle ou morale comparable – toute proportion gardée – à celle d'un Chomsky. Par contre, Potte se présente encore comme un penseur marxiste «inspiré par un marxisme révisé à la lumière des connaissances que nous ont apportées les sciences sociales depuis la mort de son fondateur¹», et à cet égard, je comprends que Gill ait eu envie de réagir. Et puis, il est vrai qu'il y a du pontifiant chez Potte : en lisant son ouvrage sur le nationalisme conservateur², j'ai été frappé par sa posture autoritaire et par son désir de frapper d'opprobre moral tout ce qui ne semble pas correspondre à sa définition de l'esprit progressiste.

Le réquisitoire de Gill ne fait pas dans la nuance, mais il est efficace et passablement convaincant. Après lecture de son livre, on est porté à souscrire à la thèse de l'auteur, à savoir que Potte a abandonné les engagements qu'il a pris au moment de participer à la fondation de la fameuse revue *Parti pris* et qu'il a cessé il y a longtemps d'être marxiste, d'être militant syndical et d'être nationaliste. Le réquisitoire de Gill procède d'une stratégie simple. Il identifie des objets de réflexion à propos desquels le jeune Potte a formulé des positions tranchées et très marquées du côté des luttes sociales pour montrer que, non seulement il a depuis lors constamment changé d'avis, mais surtout qu'il a renié les raisons fortes qui motivaient ces luttes. Les causes en question : le combat syndical des travailleurs du Québec, la construction du socialisme et le combat du peuple québécois.

S'agissant par exemple de luttes ouvrières, Gill s'emploie à montrer que la pensée de Potte sur le syndicalisme et les luttes contre la gestion autoritaire des entreprises capitalistes a été entièrement faite de zigzags et de têtes à queue. Le chapitre que Gill consacre à la pensée de Potte sur le nationalisme (que je peux mieux juger) est construit sur la lecture de son livre sur le nationalisme conservateur cité plus haut. L'analyse fait ressortir une conception très peu sympathique à l'indépendantisme québécois qui tend à récuser les enjeux sociopolitiques concrets qui se posent dans des rapports entre groupes nationaux ; ayant lu ce livre de Potte et de Couture, je souscris à l'évaluation de Gill.

Même s'il se réclame encore de Gramsci, Potte n'utilise guère cette démarche ; il donne plutôt l'impression d'être un auteur éclectique, dont la pensée est devenue essentiellement moralisante.

Je suis aussi d'accord avec Gill pour ce qui est du marxisme affiché de Potte : on ne saurait considérer ce dernier comme un penseur marxiste, même s'il pourrait s'agir de «marxisme révisé». Cette prise de position tranchée ne vaut pas que pour Potte du reste, elle pourrait s'adresser à de nombreux auteurs qui se disent critiques et marxistes sans pour autant recourir à l'armature conceptuelle du matérialisme historique. Ce n'est pas une simple affaire d'étiquette ici, mais bien de choix théoriques fondamentaux. Non seulement le marxisme parle-t-il de classes, de conflits de classe et d'enjeux économiques lourds, mais il procède aussi d'une méthode d'analyse précise, de nature holiste et économiste, où la notion de «mode de production» occupe une place absolument centrale. Gill a raison d'insister. Même s'il se réclame encore de Gramsci, Potte n'utilise guère cette démarche ; il donne plutôt l'impression d'être un auteur éclectique, dont la pensée est devenue essentiellement moralisante. Gill qualifie même Potte de «marxiste de cafétéria», ce qui veut dire qu'il ne retiendrait de la pensée de Marx et Engels que quelques éléments épars. Par contre, je me dois de souligner que Gill sous-estime assez grossièrement l'apport de Gramsci à la tradition marxiste sur la question de l'idéologie en le qualifiant d'auteur «idéaliste», un chef d'accusation aussi classique que flou. Je veux bien com-



prendre que Potte a pendant longtemps joui du statut de grand expert québécois de l'œuvre de Gramsci, d'où l'envie de récuser aussi la théorie gramscienne de l'hégémonie qui faisait son fonds de commerce. Mais la réfutation de Gill se fait sur le mode ad hominem. À mon sens, Marx et Engels n'ont jamais eu une position absolument cohérente sur la délicate question du poids des idées et de la conscience dans la lutte des classes et que tous les continuateurs, de Lénine à Althusser, ne sont pas vraiment parvenus à surmonter la difficulté.

J'espère que Gill, qui semble prolifique ces temps-ci³, transformera son indignation à l'endroit des prétentions de Potte et s'emploiera à mettre en lumière la richesse et la pertinence de la démarche analytique du marxisme. Bien sûr, certains auteurs ont attaqué cette tâche, mais ils me semblent tomber dans le piège de l'orthodoxie nostalgique⁴ ou celui d'une attaque convenue et moralisante du néolibéralisme. Je sais qu'il a donné des conférences sur ce thème, je serais bien curieux de lire les prolongements de sa réflexion.

Cela dit, il y a dans ce livre une dimension bilan. Bilan personnel d'abord : on sent que Gill a envie de dire à son ancien camarade que lui est demeuré fidèle à ses engagements de jeune homme, qu'il n'a pas changé de chemise tous les cinq ans et qu'il est prêt à faire face, comme intellectuel, aux erreurs et échecs de la gauche socialiste. J'ai soupçonné des enjeux personnels, mais je n'ai pas cherché à en apprendre davantage. Le livre comporte par ailleurs de longs passages consacrés à l'expérience des pays de l'Est et à l'économie planifiée, ce qui est éminemment courageux. Ces passages sont toutefois un peu décevants parce qu'ils demeurent trop en surface et ne constituent pas une véritable réévaluation de ce que fut le socialisme réel. Polémiquant avec Potte

1 Louis Cornélius, « Ce que croit Jean-Marc Potte : Le testament intellectuel d'un marxiste révisionniste », *Le Devoir*, 12 octobre 2013.

2 Jean-Marc Potte et Jean-Pierre Couture, *Les nouveaux visages du nationalisme conservateur*, Montréal, Québec-Amérique, 2012.

3 Je signale au passage son essai : *Art, politique, révolution*, M éditeur, 2012.

4 Voir par exemple : Isabelle Garo, *L'idéologie ou la pensée embarquée*, La Fabrique, 2009.

DÉBOULONNAGE

suite de la page 11

au sujet d'un de ses livres datant de 1979⁵. Gill ressort des discussions un peu anciennes comme les thèses de Rizzi et Burnham sur le «collectivisme bureaucratique». Il est à souhaiter que Gill reprenne et approfondisse son analyse des expériences socialistes au XX^e siècle et qu'il se départisse un peu de la posture trotskiste qu'il semble avoir adoptée autrefois. Il serait utile que des auteurs rigoureux utilisent la grille marxiste pour aborder l'histoire de l'URSS et de l'Europe de l'Est et traitent de pouvoir, de gouvernance ou d'économie. Des questions difficiles se dressent devant eux, par exemple: comment se fait-il qu'un effort révolutionnaire donne si souvent lieu à une dictature du parti? Ou encore: comment se fait-il que l'économie industrielle dirigée soit assez peu

efficace du point de vue de la satisfaction des besoins de consommation courante des citoyens? Autrement dit, vingt-cinq ans après la chute du communisme en Europe de l'Est, on demandera aux penseurs qui se veulent encore et toujours socialistes si la transformation révolutionnaire des sociétés et le contrôle monopoliste de l'État sont souhaitables aux yeux du matérialisme historique actuel. Mais revenons à Piotte.

Finalement, je me demande si tout cela justifiait un tel livre; peut-être aurait-il mieux valu que Gill abandonne les réflexions de Piotte à la critique rongeuse des souris (cette jolie formule revient justement à Marx et Engels). ♦

5 Jean-Marc Piotte, *Marxisme et pays socialiste*, VLB, 1979.

PIERRE DUBUC

PKP DANS TOUS SES ÉTATS

Montréal, Éditions du renouveau québécois, 2015, 156 pages

Quand ce numéro des *Cahiers de lecture* paraîtra et si la tendance se maintient, Pierre-Karl Péladeau sera chef du Parti québécois et de l'opposition officielle à l'Assemblée nationale du Québec. En tout cas, ce ne sera pas grâce au brûlot que Pierre Dubuc lui a consacré: 156 pages pour finalement conclure que: «Malgré toute la bonne volonté indépendantiste qu'on peut accorder à PKP, son passé d'affaires risque de peser plus lourd dans la balance que l'indépendance du Québec» (p. 156).

On connaît Dubuc: indépendantiste entier, syndicaliste affirmé, directeur de *L'aut'journal*, un des fondateurs du SPQ Libre, identifié à l'aile gauche orthodoxe du Parti québécois. On se doute bien alors qu'il voit d'un œil plus que suspicieux l'arrivée de l'héritier Péladeau, un poids lourd de la bourgeoisie québécoise, à la direction du principal parti indépendantiste québécois. Dubuc, comme une frange substantielle des indépendantistes québécois, ne semble en effet pas concevoir que l'indépendance du Québec puisse ne pas être «progressiste»; bref, il est méfiant, et c'est un euphémisme! Afin de justifier sa méfiance et dans une dizaine de courts chapitres, il fait le procès de PKP. Il déboulonne tout d'abord sa réputation d'homme d'affaires et soutient que Péladeau aurait tout raté et ne devrait son salut qu'à la Caisse de dépôt et placement et à Videotron. Il lui reproche également son «antisindicalisme»; selon lui ceci est d'autant plus grave que le PQ ne peut faire l'indépendance sans l'appui militant des organisations syndicales.

Mais le militant syndical ne s'arrête pas là, il charge lourdement PKP dans d'autres domaines. Tout y passe: les relations douteuses avec Brian Mulroney et privilégiées avec Harper (ainsi nous apprenons que, grâce au premier ministre du Canada, Julie Snyder a pu rencontrer Michelle Obama à Ottawa et que les vedettes d'*Occupation double* ont été reçues au 24 Sussex, plutôt que les leaders de *Idle No More*!). Sont mentionnés également la saga du Colisée de Québec, celle du programme de procréation assistée que soutenait la même Julie Snyder, les montants versés par l'homme d'affaires à différents partis politiques, ainsi que les sympathies de PKP envers François Legault et son idéologie «néo-libé-



rale». Afin de prouver que le *Journal de Montréal* est devenu un simple instrument de propagande au service de Péladeau, Dubuc consacre une dizaine de pages à la couverture de la une de ce journal alors que la popularité de Legault et de son nouveau parti était au zénith. Le directeur de *L'aut'journal* fait flèche de tous bois pour alimenter ses critiques de l'homme d'affaires: à la page 108 de l'essai, il note l'arrivée triomphale de PKP au PQ et signale la présence à ses côtés, sur une photo, de Denise Filiatrault, indépendantiste des premières heures, mais ne peut s'empêcher de mentionner que cette dernière est directrice du théâtre Le Rideau vert, sauvé de la faillite en 2015 par Québecor... Cela symbolise selon lui «l'extraordinaire» influence de Québecor et de PKP sur le monde artistique et culturel. Enfin, quand il sent que sa démonstration n'est pas assez solide, il recourt souvent à la forme conditionnelle: aurait, serait, ainsi qu'aux rumeurs: «André Desmarais serait lui-même intervenu dans la salle de rédaction [...]», p. 116. «Selon une rumeur de plus en plus persistante, l'avenir de Gesca serait de plus en plus incertain.» «Plusieurs spéculent sur la possibilité que Gesca cède ses publications à Bell [...]» p. 122.

Assurément avec PKP à sa tête et l'aile «progressiste» sur le plancher, les futurs congrès ou conseils nationaux du Parti québécois vont se jouer à guichets fermés!

Daniel Gomez

Chef de pupitre, essais politiques



L'ACTION NATIONALE AU COEUR DES DÉBATS NATIONAUX DU QUÉBEC DEPUIS 1917

Les dossiers sur les sujets cruciaux pour l'avenir du Québec sont publiés dans L'Action nationale: **Le Québec face à l'ordre pétrolier canadien**

Abonnez-vous ou achetez au numéro (format PDF ou papier)

action-nationale.qc.ca